

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L'Abbeille.

11eme Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

11eme Année.

VOL. XI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 11 AVRIL, 1878.

No. 24.

Anathème à la Colline de Gelboë.

I.

Malheur à Gelboë ! Malheur !
A Gelboë honte, anathème !
O jour nefaste ! O douli suprême
Pour mon pays et pour mon cœur !
Malheur à Gelboë ! Malheur !

Elle a bu sans remords, colline criminelle,
Le sang de Jonathas et le sang de mon Roi
Que jamais la rosée a ton front n'étincelle !
Que l'aurore jamais ne se lève sur toi !
Que dans tes bois maudits l'oiseau soit sans ramage,
La vigne sans raisin, la brise sans odeur !
Qu'un autan éternel te lève ton vert feuillage
D'un sang fatal, d'un sang vengeur !

O mon pays, verse des pleurs :
Tes Rois dorment dans la poussière,
La mort de sa faux sanguinaire
Les a fauchés comme deux fleurs
O mon pays, verse des pleurs.

Comment sont ils tombés, les forts, dans leur vaillance ?
Quand de leur riche tente ils sortirent le matin
En brandissant leur glaive alteré de vengeance,
L'épouvante planait sur le camp philistin ;
Et le soir, quand le fer assouvi de carnage
S'endormait triomphant dans le fourreau du Roi,
Les Barbares hurlaient de douleur et de rage
Et se comptaient avec orgueil.

Et le Lion s'est endormi !
La vigne n'est plus protégée ;
Je vois la vigne ravagée,
J'entends les cris de l'ennemi
Car le Lion s'est endormi !

Tremble, ah ! tremble, Israël ! Vois-tu, sur tes collines,
L'aveugle peuple, vois-tu briller dans le lointain
Cette épaisse moisson de dards, de javalines ?
Écoute, réveille-toi ! bande ton arc d'airain !
Ton ombre fera fuir ces timides gazelles !
Lève-toi, Jonathas ! A nous, guerriers, à nous !
Qu'à vos niches la mort attache encore ses ailes :
Guerriers tombés, réveillez-vous !

Pleurez-les, vierges de Sion :
Laissez, dans vos sombres alarmes,
Le flot des pleurs noyer vos charmes,
Tous deux sans vie—Angé et Lion !
Pleurez-les, vierges de Sion !

Pleurez, vents du couchant, pleurez, vents de l'aurore.
Ils sont tombés ! Jourdain ! laissez aujourd'hui tes flots
Bondir en mugissant sur ta plage sonore,
Et qu'Israël entonne un hymne de sanglots !
Fallait-il voir le fils mortel aussi la poussière ?
Écartez de mon front, écarter, O mon Dieu,
Un diadème encor tout chaud du sang d'un frère :
Oh ! plutôt un bandeau de fou !

Sous l'aile sombre de la mort
Qu'au moins Saül en paix sommeille !
Silence ! qu'aucun bruit n'éveille
Un Roi malheureux qui ne dort
Que sous les ailes de la mort !

Que de fois tu brûlas de m'arracher la vie,
Saül, quand au retour de ce sombre démon
Ton œil étincelait des éclairs de l'envie,
Ou qu'un cuisant remords venait rider ton front !
Mais n'expie-tu pas toi-même ta colère !
Je te pleure, Saül, je te pleure, O mon Roi !
Que m'importe aujourd'hui ta haine incertaine
Tu fus plus malheureux que moi !

Saül, dans mon sang que de fois,
Oh ! que de fois, farouche hyène,
Tu brûlas d'abreuver ta haine !
Pour m'écarter, que de fois
Tu me poursuivis dans les bois !

Dans une grotte, un soir, tu sommeillais tranquille :
Le ciel mit dans mes mains la coupe de tes jours.
Je pouvais la briser comme un vase d'argile,
Je ne la brisai pas : car je t'aimais toujours !
L'aurore de nouveau vint réveiller ta haine,
Et je repris ma fuite à travers le vallon,—
Comme un timide oiseau qu'un chasseur dans la plaine
Poursuit de buisson en buisson.

Mais sous les ailes de la mort
Qu'en paix l'infortuné sommeille.
Silence ! qu'aucun bruit n'éveille
Un Roi malheureux qui ne dort
Que sous les ailes de la mort !

Silence, Gelboë, puisse jamais te fondre
N'oser faire bondir tes lugubres échos !
Silence ! Il a souffert—comment ne pas l'absoudre !
Malheur, malheur à qui troublerait son repos !
Malheur à toi, David, si ta harpe en délire
Exhalait un refrain d'anathème envieux !
Bien le dans ton cœur, pleure le sur ta lyre
Il a souffert—il est sacré !

J A G

Histoire d'une lettre

Jean avait six ans, un pantalon blessé
aux deux genoux, des cheveux blonds,
bouclés, si épais et si riches qu'on en eût
coiffé deux têtes de belles dames, une
paire de grands yeux bleus, qui essayaient
parfois encore de sourire, lorsqu'ils eus-
sent déjà tant pleuré ! une petite veste
élégamment coupée, mais tombant par
lambeaux, une bottine de fillette au pied
droit, un soulier de collégien au pied
gauche, tous les deux trop longs, trop
larges, hélas ! et trop percés, qui se
relevaient en poulaines par devant et
qui manquaient de talons par derrière.
Là-dedans, il avait froid et faim—car
c'était un soir d'hiver, et il jeûnait de-
puis la veille au midi—quand la pensée
lui vint d'écrire une lettre... à la bonne
Vierge.

Reste à vous dire comment le petit
Jean, qui ne savait pas plus écrire que
lire, écrivit sa lettre.

Là-bas, dans le quartier du Gros Caillou
au coin d'une avenue et non loin de l'Es-
planade, il y avait une échoppe de "ré-
dacteur." Le rédacteur était un vieux
soldat de fort mauvaise humeur, brave
homme, pas bigot, ah ! non ! pas riche,
et qui avait le malheur de n'être pas
tout-à-fait assez éclopé pour obtenir
son admission à l'hôtel des Invalides.

Ce n'est pas plus malin que cela. Jean
le vit à travers les carreaux de son
échoppe, fumant sa pipe en attendant la
pratique. Il entra et dit :

—Bonjour, monsieur ; je viens pour
écrire une lettre.

—C'est dix sous, répondit le père
Bouin.

Car ce brave, qui était peut-être la
cent millième partie de la gloire d'un
maréchal de France, s'appelait le père
Bouin. Jean qui n'avait pas de casquette
ne put l'ôter, mais il dit bien poliment :

—Alors, excusez.

Et il ouvrit la porte pour s'en aller ;
mais papa Bouin le trouva gentil et lui
demanda :

—Es-tu fils de militaire, moucheron ?

—Non, répondit le petit Jean, je suis
fils de maman.

—Bon ! fit le rédacteur. Et tu n'as
pas dix sous ?

—Oh ! non, je n'ai pas de sous du tout.

—Ta mère non plus ? Ça se voit.
C'est une lettre pour avoir de quoi
faire la soupe, eh ! petiot ?

—Oui, répondit Jean, justement !

—Avance ! pour dix lignes et une
demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre.

Jean obéit. Papa Bouin arrangea son
papier, trempa sa plume dans l'encre, et
traça d'une belle écriture de fourrier
qu'il avait :

"Paris, le 17 janvier 1857."

Puis, au-dessous, à la ligne : "A
monsieur..."

—Comment s'appelle-t-il, bibi ?—
Qui ça ? demanda Jean.—Eh bien ! le
monsieur, parbleu !—Quel monsieur ?
—Le particulier à la soupe.

Jean comprit cette fois, et répondit :

—Ce n'est pas un monsieur.—Ah !
bah !... une dame, alors ?—Oui... non,
c'est-à-dire...

—Ah ça ! diable, s'écria papa Bouin,
tu ne sais pas même à qui tu vas écrire ?
—Oh ! si ! fit l'enfant.—Dis-le donc,
et dépêche toi !

Le petit Jean était tout rouge. Le
fait est que ce n'est pas commode de
s'adresser aux écrivains publics pour de
pareilles correspondances. Mais il prit
son courage à deux mains et dit :

—C'est à la sainte Vierge que je veux
envoyer une lettre.

Papa Bouin ne rit pas. Il déposa sa
plume et ôta sa pipe de sa bouche.

—Moucheron, dit-il sévèrement, je
présuppose que tu n'as pas l'intention de
te moquer d'un ancien. Tu es trop petit
pour qu'on te tape. Par file à gauche,
va voir dehors si j'y suis !

Le petit Jean obéit et tourna les ta-
lons ; je dis ceux de ses pieds... puisque
ses souliers n'en avaient plus.

Mais en le voyant si doux, papa Bouin
se ravisa une seconde fois et le regarda
mieux.

—Mille canons ! grommela-t-il ; il y
a tout de même de la misère dans ce
Paris !... Comment t'appelles-tu, bibi ?

—Jean.—Jean qui ?—Rien que Jean.

Papa Bouin sentit ses yeux qui le pi-
quaient, mais il haussa les épaules.

—Et que veux-tu lui dire à ta sainte
Vierge ?

—Je veux lui dire que maman dort depuis hier soir quatre heures, et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté; moi je ne peux pas.

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de s'empêcher. Il demanda pourtant encore :

—Que parlais-tu de soupe tout à l'heure ?

—Et bien répondit l'enfant c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain.

—Et elle, qu'avait-elle mangé ?

—Il y avait déjà deux jours qu'elle disait : " Je n'ai pas faim."

—Comment as-tu fait, quand tu as voulu l'éveiller ?

—Eh bien ! comme toujours, je l'ai embrassée.

—Respire-t-elle ?

Jean sourit et le sourire le faisait bien beau.

—Je ne sais pas, répondit-il; est-ce qu'on ne respire pas toujours ?

Papa Bouin tourna la tête, parce que de grosses larmes lui coulaient sur les joues. Il ne répliqua point à la question de l'enfant, mais il dit d'une voix qui tremblait un peu :

—Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ?

—Mais, si... Elle était froide. Il fait si froid chez nous !

—Et elle grelottait, n'est-ce pas ?

—Oh ! non... Elle était belle, belle ! ses deux mains qui ne bougeaient pas étaient croisées sur sa poitrine, et si blanches ! Sa tête était tout à la renverse, derrière le traversin presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel.

Papa Bouin pensait :

—J'ai envie les riches, moi qui mange bien, moi qui bois bien... En voilà une qui est morte de faim !... de faim !

Il appela l'enfant qui vint ; il le mit sur ses genoux et dit bien doucement :

—Petiot, la lettre est écrite, et envoyée, et reçue. Mène-moi chez ta mère.

—Je le veux bien, mais pourquoi pleurez-vous ? demanda Jean étonné.

—Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat qui l'embrassait à l'étouffer en l'inondant de ses larmes : est-ce que les hommes pleurent ? C'est toi qui vas pleurer, petit Jean, pauvre chéri !... Tu sais que je t'aime comme mon fils ? c'est bête... Mais j'avais une mère aussi, il y a longtemps, c'est sûr ! voilà que je la revois, à travers toi, sur son lit où elle me dit en partant, " Bouin, sois honnête homme et bon chrétien." La Vierge pendait dans la ruelle du lit, une image de deux sous qui souriait, que j'aimais et qui vient de me rentrer dans le cœur. Car j'ai été honnête homme, c'est vrai ; mais pour bon chrétien, dame...

Il se leva, tenant toujours l'enfant

dans ses bras, et le pressa contre sa poitrine en ajoutant, comme s'il eût parlé à quelqu'un qu'on ne voyait pas :

—Voilà, vieille mère. Voilà ! sois contente. Les amis se moqueront de moi s'ils veulent. Où tu es, je veux aller, et je t'amènerai le petiot, pauvre ange, qui jamais ne me quittera, parce que sa coquille de lettre, qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait coup double : elle a donné à lui un père et à moi un cœur.

C'est tout. La bonne femme, morte de malheur, ne fut point ressuscitée sur la terre. Qui était-elle ? Je l'ignore. Quel avait été le martyre de sa vie ? Je ne sais pas.

Mais il y a quelque part, dans Paris, un homme, jeune encore, qui est " rédacteur, " non point en échoppe comme papa Bouin. Il rédige d'éloquentes choses et vous savez tous son nom. Appelons-le Jean tout court comme autrefois.

Papa Bouin est maintenant un vieillard heureux, toujours honnête homme, et de plus, un bon chrétien. Il jouit de la gloire du " petiot, " comme il appelle parfois son illustre fils d'adoption, et il dit, car c'est lui qui m'a raconté cette histoire sans commencement ni fin :

—Je ne sais pas quel est le facteur qui portées lettres-là, mais elles arrivent à leur adresse dans le ciel.

PAUL FÉVAL.

L'Abuille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit "

QUÉBEC, 11 AVRIL 1878.

Candido Masson.

Il y a donc un glaive qui se balance sur nos têtes ; il y a donc une main prête à frapper au début comme au terme de la course et qui demande des victimes à l'âge des illusions et des joies comme aux années où il ne reste qu'expérience et passé !... Où êtes-vous donc, jours de jeunesse ? Est-ce pour nous apprendre la fragilité de nos enchantements que la mort se plaît à vous interrompre au milieu de nous ! Hier à peine, nous déposions le dernier adieu sur une tombe encore chaude, et voilà qu'aujourd'hui de nouvelles larmes viennent brûler notre paupière ; il faut encore se pencher sur la fosse et pleurer. Et pourtant celui qui fait nos regrets est-il si malheureux ?... C'est une âme neuve qui fuit les passes difficiles de la vie, c'est un cœur qui s'échappe sans s'être déchiré aux épines de la route.

M. Candido Masson était à peine âgé de treize ans. Des talents plus qu'ordinaires lui avait permis de passer de la septième en méthode où il occupait encore un rang distingué. D'une grande assiduité à ses devoirs, il était le pre-

mier à donner l'exemple du travail et de la régularité. Aussi notre douleur serait bien plus grande si nous n'étions déjà sûrs de son bonheur.

Non, sans doute, son trépas n'est pas dénué de consolations, mais il faut payer le tribut à cette pauvre humanité, il faut arroser de nos pleurs cette fleur flétrie aux premiers rayons du matin. D'ailleurs l'homme est aveugle et se persuade assez difficilement du bonheur qu'il ne peut voir, sentir ou toucher ; voilà pourquoi il s'émeut et palit chaque fois que la mort frappe à ses côtés, lors même que son glaive briserait le cours d'une existence malheureuse ou déroberait une âme aux angoisses d'ici-bas ! Et, s'il est vrai que l'habitude des larmes accroît sensibilité, on permettra un plus libre cours à notre douleur, nous dont le cœur est à peine cicatrisé d'une blessure, trop grande dans nos affections, pour ne pas nous en rappeler toujours.

Les journaux nous ont appris que nos confrères de Ste-Thérèse ont reçu de Rome un bien précieux souvenir. Quelques jours avant sa mort, Sa Sainteté Pie IX a ordonné de remettre à M. l'abbé P. S. Lonergan, étudiant la théologie à Rome, un superbe calice destiné au Petit-séminaire de Ste-Thérèse. Il nous sera sans doute permis de féliciter nos amis à l'occasion de ce royal présent et de participer en quelque sorte à leur bonheur. Entre frères les joies comme les peines sont communes.

Nouvelles Locales.

M. le Supérieur du Séminaire de Québec a écrit à M. le Supérieur du Séminaire des Missions Étrangères, à Paris, pour l'inviter lui et ses confrères à venir assister à la translation des restes mortels de Mgr de Laval : il est au nombre de leurs fondateurs.

On sait que notre Séminaire a été uni à celui des Missions Étrangères, sous la domination française. Les relations entre ces deux maisons ont été renouées par le passage de M. Dallet, en 1871. Le 25 mars 1873, les aspirants du Séminaire des Missions Étrangères de Paris écrivaient aux élèves de notre Grand Séminaire pour contracter avec eux une union de prières, et le 25 avril de la même année, cette union était acceptée de grand cœur par ces derniers.

Une religieuse artiste du Bon-Pasteur, dont toute la ville connaît et apprécie le talent, est maintenant à copier le tableau du Christ, qui se trouve au-dessus de l'autel St-Charles à la chapelle du Séminaire. Cette peinture est destinée au couvent du Bon-Pasteur. Dans quelques jours elle doit commencer une copie du magnifique Christ de la Basilique pour l'église de St-Joséph de la Beauco. Une autre copie de l'Immaculée-Conception de l'Université, faite par la même artiste, doit être placée dans la chapelle

du couvent de Bellevue. C'est un don de M. Morgan, marchand et éditeur de musique.

Le tableau de la Ste-Famille, dû au même pinceau et qui est maintenant à Saint-Joseph, Ottawa, fait l'admiration de tous ceux qui le voient.

M. le Supérieur a reçu de Lord Dufferin une lettre écrite en grec. C'est une copie de la réponse faite par Son Excellence à une adresse que lui avait présentée dans la même langue les élèves d'une maison d'éducation. Cette composition a été envoyée, nous dit-on, à bon nombre de séminaires et collèges où l'étude du grec est en honneur. Son Excellence veut sans doute encourager ainsi par son exemple l'étude de la belle langue d'Homère, qui forme partie essentielle de tout cours d'études complètes.

M. l'abbé G. Côté a fait au prône de dimanche dernier un appel chaleureux aux citoyens de Québec, leur demandant d'aider la fabrique à rencontrer les dépenses nécessitées par les réparations de la Basilique. M. l'abbé Côté lui-même et M. l'abbé F. H. Bélanger doivent faire cette collecte.

Les élections de la Congrégation ont eu lieu dimanche dernier. Ont été élus. Prêfet, M. L. H. Paquet. 1er Ass., M. M. Fillion. 2d Ass., M. A. Marchand. Secrétaire, M. P. D'Autheil. Trésorier, M. L. H. Fréchette.

Société Laval. Dimanche soir, la Société a vu s'ouvrir d'intéressants débats sur l'Inquisition Espagnole. Ce tribunal fameux, objet de tant de discussions depuis sa naissance et surtout depuis sa mort, point de départ de tant d'accusations d'intolérance fulminées contre l'Eglise, aussi vigoureusement défendu que violemment attaqué, n'aura, du moins cette fois, à compter qu'avec des adversaires loyaux et sans intérêt dans la question. La matière ne semble pas moins ardue que la révocation de l'édit de Nantes dont on a osé, deux mois déjà passés, contester au milieu de nous l'opportunité, la sagesse, la haute utilité, et que sais-je ?

Nous souhaitons à MM. E. Langis, Ed. Bélanger et A. Jodoin, qui ont pris, ou semblent avoir pris en grippe l'Éminentissimo Torquemada et le *St-Office*, meilleur sort qu'aux insolents censeurs de la conduite du Grand Roi. La Société Laval, sans comparaison, est aussi incorruptible que l'Aréopage.

La défense se compose de MM. E. Roy, A. Lynch et A. Pampalon. M. Roy nous a présenté un plaidoyer très-puissant, très-habile. Il recherche les causes de l'Inquisition dans la position exceptionnelle de l'Espagne menacée au 13^{me} siècle par les Maures, et la puissance croissante des Juifs, il en suit les développements et s'arrête surtout au 15^{me} siècle, nous mettant en garde contre les écrivains impis ou prévenus et s'ap-

puvant sur le principe immuable : "*Ex abusu res non sunt condemnende.*" M. Roy a entendu sans s'émouvoir de chaleureuses interrogations, bien convaincu que parler devant des adversaires sans être interrompu serait une chose inouïe, une dérogation aux lois physiques et morales qui régissent l'humaine espèce. Attendons la réplique dans l'espoir que du choc des opinions jaillira la vérité.

La Société St-François de Sales, pour développer les différentes aptitudes de ses membres, aborde tous les sujets, sans craindre d'être taxée de présomption.

Il y a quelques semaines, elle posait dans les plateaux de la justice les destinées des deux plus grandes nations du monde. Ces dernières ont eu beau tauro, elles n'ont pu échapper à son jugement sévère.

A la dernière séance, M. Alex. Defoy, en des termes très-heureux, nous a fait passer sur le terrain ou plutôt gravir les hauteurs de la musique, pour nous faire admirer le grand Mozart, le musicien par excellence du 18^{me} siècle. Cette lecture a été d'autant plus intéressante, qu'elle était donnée par un artiste qui a pu apprécier ce génie musical à sa juste valeur. Une particularité surtout a attiré les applaudissements de tous les membres : M. Defoy nous a rappelé que notre *prima donna*, Melle Emma Lajeunesse, avait joué, avec succès en Europe, un des principaux opéras de Mozart.

Après cette lecture ont eu lieu les élections trimestrielles des officiers de la société :

- MM. James Prendergast, président,
- Ed. Lortie, vice-président,
- Henri Lepage, secrétaire,
- Ed. Taschereau, assistant-secrétaire,
- L. C. Giroux, trésorier.

Dimanche il y a eu séance spéciale de la Société St-François de Sales pour pleurer la mort de notre confrère Candido Masson, membre de cette société. Après un court éloge, dans lequel M. le président a rappelé les talents et les vertus de notre jeune confrère, on a présenté plusieurs motions de condoléances, qui devront être transmises à la famille.

Il paraît que nos confrères de la septième et huitième ainsi que ceux des éléments n'auront pas de classe cette année durant l'office des Ténébres.

Promiers.

Rhétorique.

- G. Brousseau, Mémoire et explication.
- E. Chouinard, Discours français et explication.

Seconde.

- A. Gosselin, Vers latins.
- E. Roy, Mémoire.

Troisième.

- E. Dorion, Version latine.

Quatrième.

- B. Letellier, Histoire et vers latins.
- P. Voyer, Histoire.
- C. Arsenault, } Thème latin.
- E. Taschereau, }

Cinquième.

- E. Plamondon, Thème latin et histoire.

Méthode.

- A. Rodrigue, Exercice français.

Sixième.

- C. Roy, Explication.

Septième.

- Oct. Lefrançois, J. Constantin, G. Rémillard, Version latine.
- L. Fitzgerald, A. Beaudry, Thème latin.

Éléments.

- J. Rouillard, Instruction religieuse.
- J. Lebel, A. Mathieu, R. Paquet, A. Rousseau, Arithmétique.
- E. Vallière,

Huitième.

- H. Simard, Mémoire.

Informations.

La colonie du Cap de Bonne-Espérance est frappée d'un double fléau, la guerre avec les indigènes et la famine. Les populations sauvages sont en pleine révolte contre l'Angleterre, et les dernières dépêches nous annonçaient un échec assez grave subi par les troupes régulières du gouvernement. Malheureusement l'embarras dans lequel se trouve l'Angleterre, par rapport à la question orientale, l'empêche de porter à ses colons du Cap le secours dont ils auraient besoin.

La famine d'un autre côté devient menaçante. La récolte est en partie détruite par le manque de pluie. La colonie du Cap est la quatrième victime que ce terrible fléau a frappée depuis l'année dernière. Au Brésil, dans une seule province de l'intérieur, plusieurs milliers de personnes sont mortes de faim. Dans les Indes anglaises le gouvernement a établi un grand nombre de *relief-camps*, où il a nourri jusqu'à 14,000 squelettes ambulants. Ces secours étaient loin cependant d'être suffisants. Dans une seule province, les Pères Jésuites ont baptisé au-delà de 10,000 enfants qui pour la plupart sont morts de faim. Enfin dans le Nord de la Chine, les récoltes ayant complètement manqué trois années de suite, il en est résulté une famine épouvantable. Elle a frappé une population de 70,000,000 d'âmes. La grandeur du pays et le défaut de communications rend tout secours impossible. Les chemins sont bordés de morts et de mourants.

La Babylone moderne.

Londres avec ses faubourgs contient une population de 4,250,000 âmes et s'étend sur une surface de 698 miles carrés; la longueur totale de ses rues est de 1,460 miles. Chacun de ses habitants paye une taxe annuelle de cinquante shellings sterling. Il doit payer en sus 17 shellings et 3d. pour le gaz; 6s. 3d. pour l'eau; 9s. 3d. pour la taxe des pauvres; 7s. 8d. pour la police; 1s. 8d. pour les égouts; 7d. pour les écoles etc. La somme prélevée par ces différentes taxes attein le chiffre de £8,645,863. La consommation d'eau pour chaque jour est de 520,000 tonnes. Près du Pont-de-Londres est une rue assez étroite (41 pieds de large) où il passe 16,000 voitures en douze heures.

Ecole Normale des Salles d'Asile.

(Souvenir de voyage.)

Paris, Septembre 188...

L'école normale des salles d'asile est située près de l'église de St-Jacques du Haut-Pas, rue des Ursulines, 10. Elle est dirigée depuis douze ans par madame Pape, et il y a ordinairement 160 enfants et 30 élèves-maîtresses. L'établissement comprend une classe, une salle de récréation, une cour, un lavoir. Nous avons assisté à la classe qui a duré de deux heures à quatre. Les exercices se font à la façon militaire, ou suivant notre ancien *système lancastrien*. Les élèves font des marches, battent la mesure, marchent comme des mouches, puis comme des cigognes, agitent un bras, une jambe; bref, c'est à la fois de la gymnastique et de l'instruction. Ils apprennent à lire et à compter en chantant. La maîtresse leur a raconté, tout en les interrogeant, la trahison de N. S. Jésus-Christ par Judas. En général, ils étaient très-attentifs et répondaient bien. Quelquefois pourtant il y avait des qui pro quo assez amusants. En voici deux que j'ai saisis au vol et au courant de la leçon; ils sont bien excusables pour des enfants de deux à sept ans. Demande: "Quelle forme le Fils de Dieu a-t-il pris en venant sur la terre?" Réponse: "Il a pris la forme de langue de feu." Demande: "Quelle vertu N. S. a-t-il voulu nous enseigner en lavant les pieds de ses apôtres?" Réponse: "La vertu d'humidité."

La maîtresse a donné ensuite une leçon de choses, à propos d'un *couteau*: l'acier, le fer, l'utilité comparative du fer et de l'or, les mines; enfin les diverses parties du couteau, les meules à affiler, etc. Le tout s'est terminé par la prière du soir, composée du *Notre Père*, *Je vous salue Marie*, et d'une oraison pour l'empereur et les parents. Cette petite séance nous a fort intéressés.

Il existe à Paris soixante salles d'asile. On connaît l'objet de cette institution: on reçoit dans ces salles les enfants pauvres que leurs parents obligés de travailler dehors ne peuvent pas, durant la journée, garder chez eux. Ces enfants y viennent le matin et ne retournent que le soir. Les maîtresses les *débarbouillent*, les instruisent et les amusent.

Toutes les salles d'asile de France, comme du reste toutes les œuvres de charité, sont sous la haute protection de l'impératrice. Un jour que sa Majesté était venue visiter cette salle-école, on avait fait apprendre aux élèves et on voulut leur faire réciter de petites pièces de vers. "Ta, ta, dit l'impératrice, je ne veux rien de tout cela. Je veux que vous leur appreniez d'abord à servir le bon Dieu et à respecter mon mari, puis à lire, à compter et à écrire. Après

cela, j'entends que vous les laissiez sauter à leur aise. Il ne s'agit que de les fortifier, de les développer, de les préparer à s'instruire un peu et surtout à travailler. Si l'on s'obstine à faire plus, je fermerai les salles d'asile."

Les Torpilles.

On a déjà dit que chacun se ressent de l'atmosphère morale, du milieu où il s'agit; aussi on ne s'étonnera pas de voir que "l'Abcille" s'occupe de progrès, puis qu'elle vit au dix-neuvième siècle. Elle n'aura pas changé pour cela, et il est certain que les mœurs de l'abeille, par le temps qui court, sont les mœurs de l'abeille au jardin de nos premiers pères. Mais il lui sera bien permis, tout en travaillant à la ruche, de constater ce qui se passe autour d'elle et d'en faire part à ses amis. Comme vous le savez elle voyage assez souvent dans le vieux monde, et vous vous rappelez qu'elle vous donne régulièrement, des détails circonstanciés sur l'état actuel des peuples qui se font, ou qui ont envie de se faire la guerre. Souvent elle ne veut pas tout dire d'un coup, pour se réserver le plaisir d'une nouvelle causerie.

Il s'agit encore aujourd'hui de la guerre, ou plutôt d'un fait qui peut influer grandement sur les résultats de la lutte. Disons tout de suite la chose. Nous voulons parler de la *torpille*. C'est un sujet dangereux, nous le savons; mais nous avons la présomption de croire qu'il aura une grande qualité; celle d'être traité brièvement.

Comme on parle beaucoup à notre époque, d'aéronautes et d'ascensions aériennes, quelques-uns vont peut-être s'imaginer que la torpille doit être une espèce améliorée de ballons. Ce n'est pas cela, tant s'en faut: un ballon se meut dans l'air atmosphérique, et la torpille agit sous l'eau. Ce n'est pas non plus une invention américaine. Parlons sérieusement. Nous ne la décrivons pas. Tous nos lecteurs savent, ou du moins doivent savoir que la torpille est une machine explosive, qui a la propriété d'éclater par le seul choc d'un corps voisin, ou par l'étincelle électrique.

Il y a quelques mois, on annonçait qu'une escadre turque avait été anéantie par ces agents hypocrites. L'auteur de cette ruine est un simple mortel: c'est le torpilleur. On commence par semer des torpilles en différents endroits du port que l'on veut protéger. On dresse un plan fidèle des positions qu'elles occupent, puis le torpilleur assis dans son étude, les yeux fixés sur un vaste miroir, observe en riant la flotte ennemie qui passe, sans s'inquiéter, à travers les soldats sous-marins. Puis à un moment choisi, il touche quelques notes de son clavier électrique, et du bout de son

doigt il a fait sauter les vaisseaux qu'il a choisis.

On a imaginé quelque chose de plus prodigieux encore: c'est une torpille agressive, qu'on peut lancer du rivage ou d'un vaisseau, et qui va infailliblement porter le ravage et la mort au navire qui est à une demi-lieue de distance. C'est un véritable poisson, créé par l'homme, et auquel il obéit comme à son maître. Sa forme est celle d'un cigare; elle a vingt-deux pieds de long, et trois de large. L'agent moteur de ces machines est, dans la torpille-poison de Whitehead, l'air comprimé, et dans celle de Lay, l'acide carbonique liquéfié. Ceci est du domaine de la physique; mais nous savons un bon nombre de nos lecteurs qui sont les amis avoués de cette science, et nous voulons leur donner le plaisir de deviner par eux-mêmes le système de la machine motrice.

Que vont faire les Américains en face de ces merveilles. Croyez-vous qu'ils vont rester tranquilles admirateurs de ces inventions?—Non—Leur gouvernement a déjà acheté une torpille de Lay pour l'étudier. Rien de surprenant si après avoir trouvé moyen de transporter la voix à l'aide du téléphone, de cristalliser les discours, etc., ils imaginent de faire combattre deux armées de torpilles l'une contre l'autre. Les uns vont se torturer l'esprit, et peut-être se désorganiser le cerveau, pour avoir la gloire de mourir fous, et ceux qui resteront reprendront le problème, jusqu'à ce qu'il soit résolu. Alors plus besoin de soldats pour défendre un pays, partant plus de guerre humaine. Les différends des peuples se décideront par le combat des torpilles, comme autrefois les Horaces et les Curiaces décidèrent de la victoire en faveur des Romains.

En Angleterre, on étudie en ce moment une fusée qui irait porter une petite torpille à une lieue et demie de distance. Le temps des canons sera fini, et par suite, quelle épargne de poudre!

Conclusion.—L'art de tuer son prochain est bien plus perfectionné que l'art de le guérir.

E. B.

Conditions de ce journal.

L'Abcille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centins pour les élèves des maisons d'éducation et \$1 00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants les séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques. On s'abonne en s'adressant au Secrétaire Trésorier, Séminaire de Québec, ou aux différents agents.